

particuliers les habitudes du Grand-Séminaire. Le fruit de ses lectures spirituelles, il l'a délicieusement goûté dans sa dernière maladie, alors qu'il se faisait relire ce petit cahier « de conférences spirituelles » qu'il avait composées, disait-il, « dans ses heures de tristesse et de dégoût, pour relever son courage abattu ». Avec quelle piété il lisait son bréviaire ! Nous le voyions s'avancer lentement et gravement dans les allées du bosquet, s'arrêtant parfois dans une longue pose, les yeux au ciel, comme pour mieux se pénétrer des pensées et des sentiments exprimés dans l'office.

« Chaque soir, un quart d'heure avant le souper, il descendait à la chapelle, pieuse visite qu'à ses derniers jours il chargeait un ami de rendre à sa place. Après souper, quand on était remonté dans les chambres, celui qui allait frapper à sa porte le trouvait enveloppé l'hiver dans un grand manteau, debout, accoudé sur un meuble, éclairé par une vieille lampe, toujours la même de temps immémorial, et prolongeant sa lecture d'Écriture Sainte.

« Enfin, c'est la foi qui l'a soutenu dans une épreuve cruelle. Il avait fait le rêve de finir ses jours à Mongazon. La vie de M. Hamard, vieillissant au milieu de nous honoré, respecté, aimé, lui avait inspiré de secrets désirs. Quand il comprit que le rêve ne se réaliserait jamais, il prit son parti en prêtre plein de foi et de courage, le cœur meurlri, mais résigné, et s'en vint au milieu de vous pour se préparer à mourir. Vous l'avez accueilli, Monsieur le Curé, avec une charité toute fraternelle, vous ingéniant à distraire son chagrin et à donner encore quelque joie à ses dernières années ; il vous en gardait, je le sais, une sincère reconnaissance.

« Aimé de ses confrères, hautement apprécié par les nobles châtellains qu'il se plaisait à nommer ses bienfaiteurs, égayé de temps en temps par la présence de charmants enfants qui lui rappelaient le souvenir de ses anciens élèves, dont il aimait à surveiller les travaux et les jeux, et dont il a partagé les douleurs, M. l'abbé Colombeau a vécu ici douze années dans la solitude, préoccupé, je puis le dire, d'une seule pensée, la pensée de son éternité. Depuis quelque temps surtout, et dans ses lettres et dans ses conversations, il parlait sans cesse de sa mort prochaine. Au premier de l'an, répondant à un ami, il écrivait : « Je sens que le jour baisse, la nuit peut me surprendre ; c'est pourquoi je me recommande instamment à vos bonnes prières, surtout au moment suprême. » Plus récemment, il disait : « Je mourrai dans le mois de février. »

« Le mal qui l'avait frappé était sans remède. Les soins délicats et attentifs des religieuses dont il était le chapelain, le dévouement d'un de ses anciens élèves devenu son père, son confident, son ami, rien ne put arrêter les progrès de la maladie, ni en adoucir les souffrances. Malgré d'atroces douleurs de tête et une somnolence presque invincible, il voulut, jusqu'à ses derniers jours, lire son bréviaire : « On se fait illusion, disait-il, on se croit trop malade, et on ne fait pas ce que l'on peut. » Il y a huit jours, il se traînait à la chapelle et célébrait encore la sainte messe au prix des plus vives souffrances ; c'était pour la dernière fois. Quelques heures avant de tomber sans connaissance, à M. l'abbé venu dès le matin lui faire une première visite, il disait : *Advesperascit et jam*